

Cause Commune

Journal anarchiste

www.causecommune.net

Une nouvelle escouade pour vous défendre...

...pour vous défendre de réfléchir, d'être vous-même, de poser des questions, de critiquer, de vous opposer à l'ordre établi et à ses injustices, de vouloir changer le monde, etc.



En juillet dernier, on apprenait, par l'entremise d'un article dans les pages du Journal de Montréal, l'existence d'une nouvelle escouade au sein du Service de police de la ville de Montréal (SPVM) : l'escouade GAMMA, chargée du « Guet des activités et des mouvements marginaux et anarchistes ». La révélation faisait suite à l'arrestation de quatre militants et militantes ayant participé aux manifestations du premier mai et à celles de l'Association pour une solidarité syndicale étudiante (ASSÉ), quelques mois plus tôt. Depuis, un autre militant associé à l'ASSÉ a été arrêté et, à en croire le SPVM lui-même, ce n'est qu'un début.

Tout comme l'ASSÉ et la Coalition contre la répression et les abus policiers (CRAP), ainsi que d'autres organisations qui ont réagi vivement à la nouvelle, nous ne sommes pas dupes. Bien que l'existence d'une escouade spécifique, dédiée à « coordonner sa lutte aux groupes marginaux et anticapitalistes » constitue un développement inquiétant, on savait déjà que le SPVM ciblait spécifiquement des individus dont les convictions politiques remettent en question l'ordre établi. Le communiqué publié par la CRAP faisait d'ailleurs la lumière sur la présence de préjugés anti-anarchistes dans un rapport portant sur la manifestation anti-capitaliste du 1er mai 2008.¹

S'agit-il d'un changement de tactique pour le SPVM? En menant une répression plus ciblée à l'endroit d'individus identifié-e-s comme des « leaders » au sein des mouvements surveillés, les boeufs espèrent peut-être pouvoir délaissier peu à peu les arrestations de masse qui les plongent plus souvent qu'autrement dans l'embarras. Ce ne serait pas surprenant compte tenu du fait que le service de police a échoué à plusieurs occasions à bâtir des dossiers assez solides auprès de la cour pour obtenir des verdicts de culpabilité. Parmi les exemples, on se rappelle de l'arrestation de masse en marge de l'Organisation mondiale du commerce en 2003, qui fait présentement l'objet d'une plainte auprès de la Commission des droits de

la personne, et celle du 19 novembre 2004, opération pour laquelle le SPVM a été blâmé pour ses pratiques discriminatoires dans un rapport de l'Organisation des nations unies (ONU)².

Tout cela en dit long sur les priorités du SPVM... La division de lutte au crime organisée, responsable de GAMMA, s'inquiète des « mouvements marginaux » tandis que les rackets et la corruption continuent de s'épanouir quasi-impunément dans les différents paliers du gouvernement. À cet effet, le communiqué de la CRAP nous rappelait que le chef de la division en question du SPVM était lui-même sous enquête pour une affaire de pot-de-vin! Belle justice!

Au fait, serions-nous devenu-e-s le nouvel « ennemi intérieur », cette construction politique nécessaire à la légitimation de l'État dont parle Mathieu Rigouste dans son ouvrage³ ? On aimerait penser que la surveillance policière accrue de nos activités laisse supposer une capacité de mobilisation dont nous ne soupçonnions pas l'importance. Il faut dire que les motifs de mécontentement de la population ne manquent pas, et que leur radicalisation et leur convergence pourrait bien donner quelques mauvaises nuits de sommeil à ceux et celles censé-e-s nous « représenter » : dégradation des services publics, scandales et corruption de-ci, de-là, gaz de schiste, dégoût de plus en plus clair et net à l'encontre du capitalisme...

Au final, même si les plaintes déposées contre GAMMA auprès d'instances officielles portent fruit, ce ne sera pas la fin de la répression à caractère politique. Tant qu'il y aura des individus et des mouvements qui luttent contre le statu quo, ceux et celles qui en profitent trouveront de pauvres larbins pour leur servir à la fois de bras armé et de bouclier. C'est pourquoi, sans tomber dans le piège de la paranoïa paralysante, nous devons développer des pratiques et des outils qui permettront d'assurer notre propre sécurité, tant que ce sera nécessaire.

Petite histoire de la police politique au Canada

Quand on pense « police politique », on pense souvent aux exemples célèbres comme le KGB soviétique ou la Schutzstaffel (SS) de l'Allemagne nazie. Sans en affirmer l'équivalence, le Canada a aussi sa propre histoire en la matière, histoire trop peu présente dans la conscience populaire qui refuse encore de considérer le Canada comme un pays violeur de droits. Dans cette optique, la création d'une police politique au sein du SPVM n'a rien de nouveau, ni d'unique, dans l'histoire policière canadienne.

Entre 1939 et 1945, dans le contexte de la deuxième guerre mondiale, le Canada a interné des milliers de personnes, surtout immigrantes (principalement du Japon), mais aussi des communistes, dans des camps. Aucun crime n'était reproché aux individus internés, le seul motif de cette mesure extraordinaire étant la sécurité nationale.

La CRAP soulignait justement un exemple de ce fait dans son communiqué au sujet de GAMMA : « Comme le révélait l'émission Enquête de Radio-Canada en octobre dernier, la Gendarmerie royale du Canada (GRC) a géré pendant plus de trois décennies un programme nommé PROFUNC destiné à organiser l'internement de milliers de militants communistes et leurs progénitures dans des camps secrets en cas de guerre avec l'Union soviétique. »

Enfin, durant la crise d'octobre 1970, des centaines de personnes furent arrêtées et emprisonnées, uniquement parce qu'elles étaient affiliées, de près ou de loin, à des mouvements indépendantistes ou constestataires.

(1) « La CRAP dénonce l'escouade GAMMA », <http://www.lacrap.org/la-crap-denonce-l-escouade-gamma>

(2) « L'ONU blâme la police de Montréal », <http://www.lecouac.org/spip.php?article56>

(3) Mathieu Rigouste, « L'ennemi intérieur - la généalogie coloniale et militaire de l'ordre sécuritaire dans la France contemporaine », 2009.



Un champ de bataille sur le bout de la langue

Appel à la créativité, à l'articulation des possibles, au pouvoir destrucréateur des mots.

Contre le caractère immuable du français, que nos langues s'insurgent! Le masculin y prime sur le féminin et les adjectifs possessifs y sont inévitables, même pour désigner les personnes. La langue française est un lieu privilégié où le patriarcat se reproduit surnoisement : il se reproduit dans notre bouche, du bout de la langue. C'est comme *frencher* avec le boss. Dans le champ lexical, l'État s'érige en majuscules, la division sexuelle des genres est *grammatically correct* et le masculin l'emporte de facto. Pour les féministes libertaires, la combativité s'impose à chaque mot.



La division sexuelle des mots

La structure même de la langue française repose sur deux catégories de genre qui émergent de la construction sociale du féminin et du masculin. Alors que pour les objets la référence au genre masculin ou féminin est arbitraire, pour les sujettes animées (vivantes), elle fait directement référence à leur sexe. Dans

certaines langues, les catégories de genre réfèrent plutôt aux classes inanimé et animé : il n'y a alors aucun risque qu'une roche ou une cruche soient associées à des êtres humaines. S'il en était ainsi pour la langue française, il serait impossible pour des compagnies comme Daigneau d'annoncer ainsi leur nouvelle cruche d'eau : « la seule cruche que vous voudrez au bureau », ou « tout le monde tourne autour de la nouvelle cruche ». Ça suffit!

Dans le camp conservateur, les règles du patriarcat ont bonne presse : « C'est lourd, lire un texte féminisé ». Évidemment que c'est lourd quand on le fait peu et mal. Cesser de s'agripper aux traditions – qu'elles soient écrites ou orales – implique de sortir de ses zones de confort et de mettre un peu d'efforts!

Comment mettre en scène tant les femmes que les hommes si leur visibilité est structurellement inégale? « C'est trop long à écrire », rechignera-t-on, « Ça a toujours été comme ça, on se comprend, pourquoi changer? ». Contre ces justifications, il apparaît pertinent de rappeler que la prédominance du masculin sur le féminin n'est pas anodine, mais a bien été socialement construite. Dans le texte d'une pétition intitulée *Que les hommes et les femmes soient belles!* lancée fin mai en France et ayant recueilli plus de 2000 signatures, on apprend qu'en 1676, le père Bouhours – l'un des grammairiens responsable de la mise en vigueur de cette règle – expliquait son choix ainsi : « lorsque les deux genres se rencontrent, il faut que le plus noble l'emporte ». Pourtant, poursuit le texte de la pétition, « avant le XVIIIe siècle, la langue française usait d'une grande liberté. Un adjectif qui se rapportait à plusieurs noms pouvait s'accorder avec le nom le plus proche. Cette règle de proximité remonte à l'Antiquité : en latin et en grec ancien, elle s'employait couramment ». Mise en oeuvre, une telle règle pouvait par exemple produire « Ton corps et ta tête sont belles » (Bois-Regard).

« Camarade » Louis Roy

Après neuf ans à la tête des 300 000 membres de la Confédération des Syndicats Nationaux (CSN), Claudette Carbonneau a récemment cédé son poste à Louis Roy, responsable des négociations dans le secteur public de 2002 à 2011, en tant que vice-président de l'exécutif. Celui qui se plaît à saluer ses collègues d'un « camarade » et qui se prétend de tendance socialiste sera-t-il en mesure d'infuser une bonne dose de combativité à la CSN comme le prédisent certains commentateurs dans les médias?

Depuis la défaite humiliante de la centrale contre l'empire Québecor, entraînant avec elle des dizaines de travailleurs et travailleuses dans la spirale du chômage et de l'incertitude, un examen de conscience s'impose plus que jamais. Dans un tel contexte, tant mieux si le nouveau chef de la CSN est en mesure de mettre en cause le corporatisme, le manque de démocratie et la judiciarisation à outrance des luttes, autant de maux qui à nos yeux minent les possibilités des travailleurs et travailleuses de gagner leurs luttes contre les patrons.

Mais tout de même, permettez-nous d'en douter. La culture de collaboration qui a progressivement édenté les grandes organisations de travailleurs et de travailleuses au Québec et ailleurs n'est pas prête de disparaître à la CSN. Car même si Louis Roy est sincère lorsqu'il exprime un désir de révolution dans les pratiques de son organisation, il aura d'abord à surmonter, sur son chemin, une vaste structure et une armée de bureaucrates de profession. Un chef qui s'attaque à une hiérarchie dont il est à la tête, en voilà une idée saugrenue!

Nous ne prétendons pas que Louis Roy soit pire qu'un autre, mais il nous semble important de ne pas tomber bêtement dans le panneau des discours

pompeux. Rappelons que notre cher « socialiste », lors des dernières négos du secteur public, acceptait sans broncher que les ajustements salariaux soient dépendants du niveau de croissance économique! Quel est donc ce drôle de socialisme nouveau-genre qui prône une meilleure répartition... de ce que les patrons n'ont pas encore empoché?!

Les syndicalistes à la CSN qui ont encore à coeur la défense des travailleurs et des travailleuses, plutôt que d'attendre un salut venu d'en haut, auraient intérêt à s'intéresser à l'état lamentable d'innombrables locaux syndicaux, où les principes de solidarité et d'éducation politique ne s'observent plus que sur des vieilles affiches jaunies, sur les murs d'un local dont l'existence même est inconnue de la plupart des syndiqué-e-s.

Lorsqu'on constate que les assemblées générales ne sont plus que des instances de rubber-stamping des décisions d'en haut, que l'initiative des membres, où elle n'est pas carrément étouffée, est fermement encadrée d'un légalisme paralysant, bref que les travailleuses et travailleurs se sentent géré-e-s par leur syndicat plutôt que l'inverse, on comprend pourquoi les syndicats comme la CSN ont de plus en plus de difficulté à gagner contre les patrons.

En parallèle, les exécutifs locaux, même les plus combatifs, se butent régulièrement à des troupes démobilisées baignant dans l'individualisme ambiant qui agissent en spectateurs et spectatrices de leurs propres luttes. L'exécutif est plus souvent qu'à son tour pointé du doigt lors de défaites, parfois avec raison, par des membres, qui de leur côté, se

Cause Commune

Journal anarchiste www.causecommune.net

Cause commune est le journal de l'Union communiste libertaire (UCL). 3000 exemplaires de ce journal sont distribués gratuitement par des militantes et des militants libertaires, membres ou non de l'organisation.

Si le journal vous plaît et que vous voulez aider à le diffuser dans votre milieu, contactez le collectif de l'UCL le plus près de chez vous. Vous pouvez aussi soumettre un texte ou nous faire part de vos commentaires en écrivant à : journal@causecommune.net

Visitez notre site web : www.causecommune.net

Le caractère malléable de la langue, révélé par cette anecdote historique, permet d'entrevoir les possibilités qui s'offrent à nous pour la modifier. Et pas besoin d'attendre le succès d'une pétition pour mettre en bouche nos figures de style égalitaires!

Y a-t-elle des libertaires dans la salle?

Le français est structuré à partir d'une société capitaliste et patriarcale depuis bien longtemps. Comme c'est le cas pour tous les systèmes d'oppression, pas de réforme possible. Est-il suffisant de suggérer d'ajouter des marques féminines à des concepts historiquement sexistes? Pire : se réfugier derrière un astérisque ou une note polie en bas de page?

Notre souci d'abolir et de rendre compte des systèmes d'oppression devrait précéder notre envie d'écrire. Ainsi, nous pourrions ensemble développer un langage modelé par notre conception du monde qui rend compte de la multiplicité des êtres humaines et humains.

...suite en page 3.



déresponsabilisent trop souvent de ces défaites. Dans un tel contexte, il est difficile de croire qu'un changement d'en haut mobilisera, comme par magie, une base qui se reconnaît de moins en moins dans un syndicalisme dépolitisé voué entièrement à la défense de convention collective et qui s'adapte de plus en plus difficilement au capitalisme du XXIe siècle. Plus que jamais, la politisation des luttes de la base est nécessaire et cruciale. Mais ce constat n'est pas nouveau, il y a 50 ans, Pierre Vadeboncoeur, alors conseiller syndical à la CSN, écrivait déjà :

« La négociation collective a introduit dans l'histoire du prolétariat un *pattern* propre à se répéter, donc à remplir à lui seul des années dès lors perdues pour le projet révolutionnaire. La convention collective est l'instrument voulu pour qu'il n'y ait plus, officiellement, efficacement, consciemment, dangereusement, d'histoire du prolétariat. »

Pour que ça change, ça va prendre une volonté commune de dépasser par la base ces courtiers et courtières de notre force de travail, nécrosé-e-s dans leur stratégie de lobbyisme et de parades spectaculaires. Afin de survivre aux prochaines décennies, la grande machine syndicale devra se renouveler et cesser de livrer ses seules batailles dans les bureaux luxueux des mercenaires juridiques et redevenir l'organisation de lutte par excellence des travailleurs et travailleuses contre le Capital.

Et n'en déplaise au « camarade » Louis, c'est un mouvement qui ne pourra et ne devra pas s'imposer d'en haut.

Le saccage durable

« Vous en savez déjà suffisamment. Moi aussi. Ce ne sont pas les informations qui nous font défaut. Ce qui nous manque, c'est le courage de comprendre ce que nous savons et d'en tirer les conséquences. »

Sven Lindqvist

Pour un anniversaire, c'est un anniversaire. Pas sûr qu'on ait demandé quelque chose d'aussi spectaculaire. Mais le génie atomique ne fait rien à moitié. En mars dernier, nous avons donc eu droit, et le peuple japonais en premier, à une commémoration de Tchernobyl pleine de panache (de fumées radioactives). Faites chauffer l'uranium, le grand barnum nucléaire rejoue sa meilleure pièce! Non pas celle des contaminations sournoises aux abords des centrales, pas celle non plus des irradiations inopinées de travailleurs et travailleuses mal protégé-e-s, mal formé-e-s, pas plus que celle des fuites radioactives, ni celle des petits scandales autour des conditions d'extraction du minerai ; mais la catastrophe, la vraie. L'oeuvre maîtresse, après la bombe.

Et on n'a pas fini de fêter. Les mois qui vont suivre nous apporteront de nouvelles révélations sur l'ampleur de ce qui se joue à Fukushima. Sans entrer dans les détails, ça risque de donner quelque chose comme ça : « Ah, ça se calme » ... « Ah non, en fait c'était pire » ... « Ce coup-ci c'est bon, on a tout stabilisé » ... « Ah zut, il restait ça aussi » ... « Bon écoutez, de toute façon cette région est inhabitable pour des centaines d'années, alors on pourrait peut-être passer à autre chose, non? »

Mais dans l'ensemble on n'a plus besoin de ces frémissements médiatiques. À qui veut bien le voir, le désastre est déjà là, sous nos yeux, et il nous éblouit. Qu'il soit plus ou moins grave que Tchernobyl, selon tels ou tels critères scientifiques d'évaluation, n'a aucune importance ; qu'il soit de nature différente comme le répètent à l'envie les experts, non plus. Les conséquences sont semblables, et c'est tout ce qui compte.

Pour rappel : des dizaines de milliers de personnes

...sur le bout de la langue (suite)

Alors : Il ou elle? Ils ou elles? Ils et elles sont beaux et belles. Le pronom ILS pose problème, surtout lorsque vient le temps d'écrire un texte qui parle d'un collectif mixte. Son utilisation peut être ambiguë. Mme Françoise Marois, éditrice et professeure en linguistique, a proposé la création d'un nouveau pronom pour la langue écrite : ILLES, réunion du ils et du elles. Le « illes » est un « pronom personnel de la troisième personne du pluriel qui s'utilise afin d'assurer la représentativité féminine d'un couple ou d'un groupe mixte de deux personnes et plus ». Ainsi, par exemple : « La grammaire et le dictionnaire sont sexistes, illes méritent donc qu'on les réécrivent ».

Un pansement « couleur peau » (celle des occidentaux?), des vêtements de taille « médium » (celle considérée souhaitable?), « avoir des couilles » (ne pas en avoir implique la lâcheté?) : le langage est normatif. Il n'est pas que patriarcal ou sexiste, il est synonyme d'oppressions de toutes sortes puisque des situations normalisées peuvent être exprimées aisément alors que les mots manquent pour désigner d'autres situations. La rédaction épicienne nécessite une réflexion préalable à l'écriture. L'idée n'est pas de remplacer des règles par d'autres, ou de demander à l'Office de la langue française la permission de changer tel ou tel mot. Les mots sont si près de nous, porteurs de sens, politiques, capables de dépasser nos consciences. Agissons directement sur/avec ceux-ci.

Les mots sont les alliés du volubile possible, c'est toute la poésie de la liberté.

déplacées, une explosion de cancers à venir – en premier lieu chez les sous-prolétaires recruté-e-s on ne sait comment pour aller en première ligne limiter la casse –, des naissances d'enfants hors normes, une chaîne alimentaire ravagée pour une durée indéterminée. On pensait vivre à l'âge de la rationalité et du progrès triomphant, et voici qu'un accident technologique prend des proportions extravagantes – une fois de plus.

De quoi ébranler quelques certitudes. Enfin, pas partout si l'on en juge par la récente décision de prolonger la durée de « vie » de Gentilly-2. Ailleurs, pour apaiser une opinion publique de plus en plus sourcilieuse vis-à-vis des nuisances du capitalisme industriel à mesure que celles-ci se font de plus en plus visibles, une armée d'experts, d'expertes et de seconds couteaux médiatiques monte au créneau pour entonner en chœur quelques airs connus sur la sûreté de la filière nucléaire, son incroyable rapport qualité-prix, son absence d'émission de CO2, etc. Le disque est rayé, mais le son est à fond – et on espère que vous aimez les chansons françaises.

Et gare si l'on en vient à considérer Fukushima comme une occasion somme toute très, très suffisante pour envisager l'abandon de la filière nucléaire : c'est « manquer de respect aux victimes! » Par une contorsion rhétorique déconcertante, les marchands d'atomes et leurs idéologues, loin de se terrer dans quelque bunker dans l'angoisse d'une saine réaction populaire, plastronnent toujours et décernent les certificats de bonne ou mauvaise conscience politique. Et ce n'est pas qu'en France. Pour la saveur locale, nous renvoyons les amateurs et amatrices de vacuité au blog de la baudruche Bock-Coté, pour qui il n'y a « pas vraiment de leçon à tirer » de Fukushima. Et les opinions à Bock-Côté, y a-t-il quelque chose à en tirer? « Pas vraiment. »

De toute façon, pas de panique : si les centrales ne sont pas encore assez sécuritaires, elles vont le devenir grâce au fumeux « audit mondial » proposé notamment par l'amuseur Sarkozy. C'est comme la lessive : avant ça lavait blanc, maintenant ça lave encore plus blanc. Et l'EPR¹ que la France tente laborieusement de refourguer au reste du monde lavera encore, encore plus blanc ; en attendant la lessive ultime, ITER², le réacteur à fusion censé reproduire en miniature les réactions nucléaires dans les étoiles. Rien de moins. Où l'on voit à nouveau que cette époque de crise capitaliste et écologique est aussi celle de l'irresponsabilité politique et de la bouffonnerie scientifique.

Au fait, maintenant que nous avons passé la grande époque des bombes atomiques et de la doctrine de la dissuasion, le nucléaire, c'est pour quoi faire ? Essentiellement, faire tourner la machine productiviste.



D'ailleurs, si certaines centrales doivent un jour être fermées, ce ne serait qu'à condition qu'elles soient remplacées par des centrales au charbon, des barrages, du solaire, des éoliennes, de la géothermie, etc. À quantité égale d'énergie. Pas question de changer nos habitudes, encore moins de remettre en cause notre modèle de consommation. Mais nous en sommes aussi à un point où le nucléaire finit par mener le combat pour son propre compte. Et le changement climatique arrive à point nommé pour lui donner l'occasion de se refaire une virginité.

« Les fous gouvernent nos affaires au nom de l'ordre et de la sécurité. Les fous « en chef » se réclament du titre de général, d'amiral, de sénateur, de savant, d'administrateur, de secrétaire d'État ou même de président. » (Lewis Mumford)

Le plus tragique dans cette histoire, c'est que nous sommes coincé-e-s avec le nucléaire pour des centaines d'années. Une révolution mondiale aboutissant à l'effondrement de l'ordre dominant, ou une transformation sociale tranquille rendant obsolète toute forme de pouvoir étatique et capitaliste, ne saurait faire l'économie de ce constat : la sortie du nucléaire nécessitera toujours une caste de spécialistes auquel-le-s il faudra bien faire confiance. Il n'y a pas moyen d'autogérer le démantèlement d'une centrale, pas plus que la gestion des déchets.

Au fait, savez-vous combien de centrales sont nécessaires pour faire fonctionner Google ? Deux, selon certaines estimations. Mais chut, on n'aime pas trop parler de ces choses-là.

(1) EPR : European Pressurized Reactor. La prochaine génération de réacteurs proposée par le constructeur français Areva. Ils seront plus sûrs, plus puissants, plus propres, plus beaux, écolo-compatibles, etc. Le prix de leur construction, non encore achevée, a doublé par rapport aux estimations initiales, et l'ASN (autorité de sûreté nucléaire française) a récemment émis de sérieuses réserves quant à la sécurité de ces structures.

(2) ITER : International Thermonuclear Experimental Reactor. Reposant sur une technologie complètement différente de celle des centrales actuelles, ce réacteur est censé ouvrir la voie, dans une cinquantaine d'années, à la production d'une énergie plus sûre, plus puissante, plus propre... (cf. (1))



DYNAMITE! Un siècle de violence de classe en Amérique

« Monsieur le Président, il nous est désormais impossible de différer plus longtemps. Nous avons essayé de trouver une porte de sortie, en vain. Cette grève ne vient pas des dirigeants. Elle vient de la base syndicale. »

American Federation of Labour (AFL), 1919.

Les récents événements – que ce soit la crise économique, le printemps arabe, les explosions sociales en Europe, les attaques contre le droit à la syndicalisation au Wisconsin ou les lockouts à répétitions – annoncent, pour la prochaine décennie, une période de luttes sociales et de violences de classes qui sera une lutte à la mort entre le capital et les travailleurs et travailleuses. Cette période de troubles à venir n'est pas sans rappeler le début du 20e siècle et son cycle de crise. Chaque variation quantitative du prolétariat amenait des attaques frontales du capitalisme auxquelles succédait inévitablement une radicalisation des syndicats, dont le membership était en explosion. Un superbe bouquin de Louis Adamic, relatant cette période, vient d'ailleurs d'être traduit en français.

Louis Adamic, né en Yougoslavie en 1899, est un historien populaire, un syndicaliste révolutionnaire et un auteur malheureusement presque inconnu aujourd'hui. Militant nationaliste au sein d'un groupe clandestin, il est jeté en prison à 13 ans. Afin de fuir la répression, il émigre aux États-Unis à l'âge de 14 ans. Il est ensuite mobilisé pendant la Première Guerre mondiale et, suite à son retour, se rapproche des *Industrial Workers of the World* (IWW), le grand syndicat révolutionnaire états-unien. C'est à ce moment qu'il entame sa carrière d'auteur. Désillusionné du syndicalisme et du prolétariat états-unien, il devient un partisan de Tito (le leader yougoslave) et meurt en 1951, au New Jersey dans des circonstances nébuleuses, vraisemblablement assassiné par les stalinien.

À travers ce livre, l'auteur, en tant qu'historien et acteur de ces luttes, analyse les moments clés d'un siècle de luttes ouvrières chez nos voisins du sud. Ce livre, à sa façon, n'est pas sans rappeler l'incontournable *Histoire Populaire des États-Unis* d'Howard

Zinn. Adamic y traite entre autres des événements plus connus de l'historiographie ouvrière états-unienne – du moins pour les libertaires – tels que le massacre de Haymarket, la fondation des IWW et l'exécution de Sacco et Vanzetti. On y aborde aussi des éléments historiques beaucoup moins connus tels que la grande grève de Homestead, le dynamitage de l'immeuble du Times par des membres de l'AFL (l'affaire McNamara) ou les Molly McGuire,



une société secrète de mineurs irlandais catholiques spécialisée dans l'exécution de patrons! On y apprend aussi comment le gompérisme, du célèbre président et fondateur de l'AFL Samuel Gompers, un réformiste et ennemi acharné du syndicalisme révolutionnaire, a tranquillement transformé la lutte des classes (*Class struggle*) en lutte des places (*Ass struggle*), supprimant à moyen terme toute perspective révolutionnaire à la classe ouvrière au pays de l'Oncle Sam.

« L'atmosphère américaine est surchargée de violence parce que la société américaine est mûre pour la révolution alors que l'esprit américain ne l'est pas... »

La thèse d'Adamic est que le capitalisme, par sa violence et sa répression armée, a poussé le prolétariat à opter pour des moyens plus radicaux, allant des dynamitages aux exécutions de « jaunes » et de patrons. Les mercenaires, à l'origine embauchés par le patronat, furent à leur tour utilisés par certains syndicats qui développèrent des liens de plus en plus étroits avec certains groupes criminels. Ces liens donnèrent en bonne partie naissance au crime organisé, nommé « syndicat du crime ». Les menaces et « rackets de protection » contre les patrons, mais aussi contre les non syndiqués ou les syndiqués provenant d'autres syndicats devinrent monnaie courante.

Pour Adamic, le racket devint un « moment de conflit de classe ». On vit de plus en plus d'anciens leaders syndicaux se convertir en « chefs de gangs » méprisant les « travailleurs honnêtes » qui travaillaient trop, pour si peu. Comme le mentionnait Jean-Patrick Manchette, libertaire et auteur de polars noirs bien connu en France : « On y voit lumineusement comment le syndicalisme américain s'est transformé en syndicalisme criminel quand la possibilité de la révolution a disparu et quand, par conséquent, la question n'a plus été que celle des fameuses parts du gâteau. ». Un bouquin qui permet de mieux comprendre comment le syndicalisme nord-américain est passé de vecteur révolutionnaire à gestionnaire de convention collective.

Bref, un livre d'histoire populaire qui ne fait pas dans la dentelle et qui se dévore comme un roman noir. Le truc idéal à lire durant les vacances, pour ceux et celles qui en ont, lorsqu'on est loin du patron...

ADAMIC, Louis. *Dynamite ! Un siècle de violence de classe en Amérique (1830-1930)* [1931]. Paris : Sao Maï, 2010. 476 p.

Musique

Alchemists, le nouvel album de Union Made



« Power's a poisoned gift
Take that power and spread it thin
Like ice on our revolution's spring »
Troy – Union Made

Alchemists, c'est le nom du nouvel album du groupe montréalais Union Made. Ce groupe au style hardcore avec quelques accents de punk en est à son deuxième album après la parution de *Hard Grace* il y a de cela quelques années. La formation demeure fidèle au son et au ton qu'elle avait su montrer dans son dernier album, ne reniant pas son engagement politique anticapitaliste et antiraciste.

C'est ainsi qu'on peut entendre, tout au long d'*Alchemists*, une musique sans compromis avec des textes intelligents sur des thèmes variés, tels que le racisme, le pouvoir, le capitalisme, la lutte des classes, etc. Au niveau des textes, les chansons « Troy », sur le pouvoir, « Some Watch the Trains », sur l'holocauste et l'extrême droite, ainsi que « We

Were There », sur les changements climatiques retiennent particulièrement notre attention.

Le groupe, qui qualifie sa musique de *Revolutionary Hardcore* lance également un petit clin d'oeil apprécié aux arrêté-e-s des manifestations contre le G20 à Toronto, durant une intermission vers la fin de l'album. Finalement, le groupe offre également une excellente reprise de la pièce « Injustice System » du groupe américain *Sick of it All* pour clore l'oeuvre.

Bref, c'est un excellent album que signe Union Made avec la sortie récente d'*Alchemists*. Nous vous conseillons fortement d'en faire l'écoute ou d'aller voir le groupe en concert si ce dernier se produit près de chez vous.

<http://www.myspace.com/unionmademtl>
<http://www.unionmadehardcore.com>

LA PAGE NOIRE
Librairie sociale autogérée
265 Dorchester, Québec
Ouvert du mardi au jeudi de 14h à 19h,
le vendredi de 12h à 21h
et le dimanche de 12h à 17h

DIRA
BIBLIOTHÈQUE ANARCHISTE
DOCUMENTATIONS, INFORMATIONS, RÉFÉRENCES ET ALTERNATIVES
Lundi - mardi - vendredi, samedi et dimanche: 14:00 à 19:00
mercredi et jeudi: 14:00 à 18:00
2035 BOUL. ST-LAURENT, MONTRÉAL / MÉTRO ST-LAURENT
TEL: 514-843-2018 / E-MAIL: dira@oiseup.net

L'INSOUMISE
Librairie Anarchiste
Livres, revues, brochures et journaux
Horaire :
Lundi : fermé
Mardi - mercredi : de 12h à 18h00
Jeudi - Vendredi : de 12h à 21h00
Samedi - Dimanche : de 12h à 18h00
2033, St-Laurent, Montréal
Pour nous joindre : 514-313-3489